



HAL
open science

Un vase khmer inscrit de la fin du XI^e siècle (K. 1296)

Arlo Griffiths, Brice Vincent

► **To cite this version:**

Arlo Griffiths, Brice Vincent. Un vase khmer inscrit de la fin du XI^e siècle (K. 1296). *Arts Asiatiques*, 2014, 69, pp.115-128. 10.3406/arasi.2014.1871 . halshs-02103868

HAL Id: halshs-02103868

<https://shs.hal.science/halshs-02103868>

Submitted on 18 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un vase khmer inscrit de la fin du XI^e siècle (K. 1296)

Du 11 novembre au 6 décembre 2011, l'équipe du *Corpus des inscriptions du Campā* a effectué une seconde mission de reconnaissance dans le Centre Vietnam¹. De passage à Hô-Chi-Minh-Ville, Arlo Griffiths, sur l'invitation du professeur Thành Phần, a présenté les principaux résultats de cette mission à l'Université des sciences sociales et humaines. À cette occasion, le collectionneur Trần Anh Dũng a sollicité notre aide pour l'expertise d'une inscription gravée sur un vase en bronze qu'il supposait came. Or, il s'est tout de suite révélé qu'il s'agissait d'une inscription non pas came mais khmère, et que le vase en question était donc presque certainement de facture khmère.

Selon le propriétaire, la pièce aurait été trouvée en 2006 par des habitants du village de Hưng Lộc, dans le Centre Vietnam (commune de Bình Định Nam, district de Thăng Bình, province de Quảng Nam), qui la lui auraient ensuite vendue. Nous

* Nous tenons d'abord à remercier Trần Anh Dũng, propriétaire du vase, qui nous a donné toutes les facilités pour mener à bien son étude. Nos remerciements vont également à Thành Phần, professeur à l'Université des sciences sociales et humaines d'Hô-Chi-Minh-Ville et vice-directeur du Centre d'études vietnamiennes et sud-est asiatiques, sans qui ce travail n'aurait pas été possible. Nous remercions enfin les collègues et amis qui ont contribué, chacun dans leur spécialité, à enrichir tant la teneur que la documentation de notre article : Michel Antelme, Pierre Baptiste, Éric Bourdonneau, David Bourgarit, Chea Socheat, Louise Cort, Véronique Degroot, Armand Desbat, Julia Estève, Dominic Goodall, Hisashi Goto, Ayumi Harada, Masako Marui, Stephen Murphy, Martin Polkinghorne, Dominique Soutif, Tho Thon.

1. Sur ce projet et sa première mission de reconnaissance effectuée en 2009, voir GRIFFITHS *et al.* 2008-2009.

ne saurions entièrement nous fier à cette provenance, pourtant d'un grand intérêt historique si elle était avérée, puisqu'elle suggérerait comme origine pour notre vase un site de l'ancien Campā. Il semble en tout cas peu probable que la pièce provienne d'un site khmer de l'actuel Sud Vietnam, si l'on en croit toujours Trần Anh Dũng.

L'inscription et le type de support sur lequel elle est gravée étant inédits, Arlo Griffiths a proposé à Brice Vincent de consacrer une étude croisée au texte et à l'objet. Une mission effectuée à Hô-Chi-Minh-Ville en septembre 2013, en compagnie de Thành Phần, a permis d'établir la description détaillée du vase et la couverture photographique que nous publions ici.

Description

Le vase se présente sous la forme d'un récipient fermé à fond plat et panse cylindrique, avec un col étroit s'élargissant vers le haut et se terminant par une lèvre très largement débordante (fig. 1)². Avec une hauteur (26,5 cm) légèrement supérieure au double du diamètre (13 cm), ce récipient est à classer dans la catégorie des bouteilles.

Plusieurs motifs décoratifs viennent l'enrichir. La lèvre se distingue tout

2. Les photographies sont dues à Thành Phần sauf mention contraire.

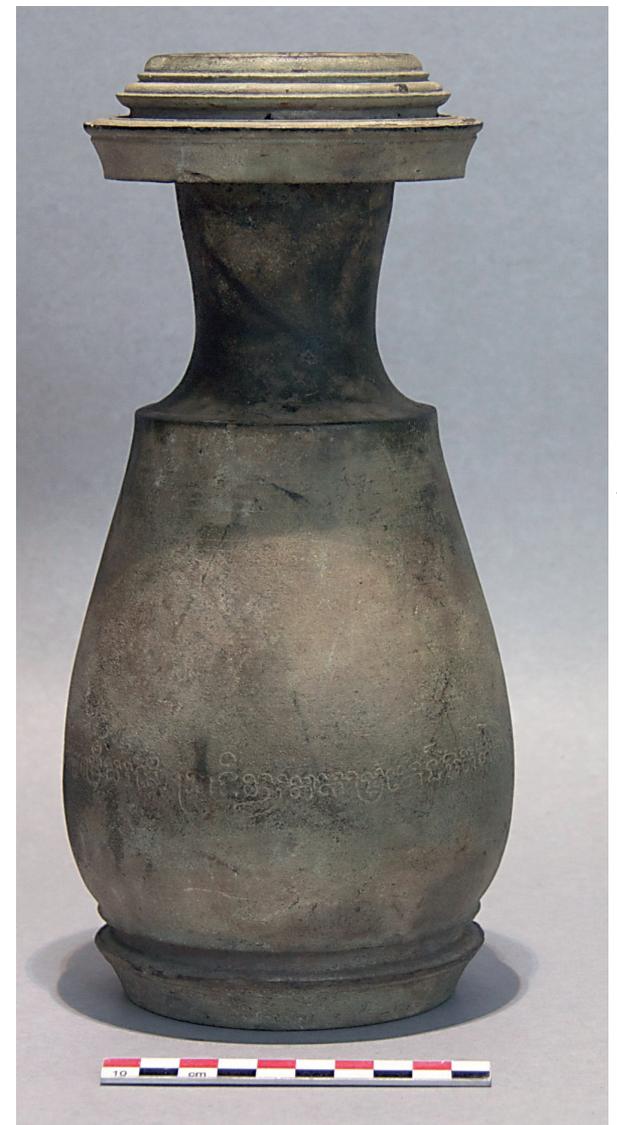


Figure 1. — Vase inscrit (bouteille), 1018 *saka* (1096/1097 de notre ère), village de Hưng Lộc (commune de Bình Định Nam, district de Thăng Bình, province de Quảng Nam, Centre Vietnam) (?) Alliage à base de cuivre, H. 26,5 cm ; D. 13 cm ; poids 1750 g. Collection Trần Anh Dũng, Hô-Chi-Minh-Ville, Vietnam.



Figure 2. — Marques de tour (panse).

d'abord par son agencement en gradins, avec une alternance de moulures et de sillons auxquels s'ajoute une rainure plus large au centre. Plus bas, une carène assure la jonction entre les courbures du col et de la panse. Large et bordée de moulures elle aussi, une rainure sépare, enfin, la panse du fond, dont la forme rentrante fait directement écho à celle adoptée par la partie inférieure de la lèvres. Un fin liseré gravé complète le décor de chacun de ces deux éléments.

À part quelques déformations, sans doute anciennes, autour de la panse et sur le rebord du fond, le vase est remarquablement intact. Il montre une surface en grande partie recouverte d'une patine de couleur vert clair, résultat de l'oxydation du cuivre de son alliage. Il s'agit en effet d'un objet archéologique qui a été enfoui, comme en témoigne également une large coulure de couleur rouille qui s'observe sur un des côtés, depuis le col jusqu'à la partie inférieure de la panse. Diverses traces d'outil qui ont mis à nu le métal sont modernes et très vraisemblablement dues à un nettoyage mécanique intervenu après la découverte de l'objet. Produits d'une corrosion active, de fines couches d'oxydes de cuivre se sont formées plus récemment encore, aussi bien sur la paroi externe de la panse, par-dessus la coulure, que sur la paroi interne du col.

Technique

Le vase a été réalisé en une seule pièce selon le procédé de la fonte à la cire perdue, une technique connue et maîtrisée des bronziers khmers depuis au moins l'époque préangkorienne. À partir d'un examen visuel détaillé, il est possible de proposer une reconstruction des séquences de travail de la chaîne opératoire qui a été nécessaire à sa mise en forme.

Dans un premier temps, un noyau très certainement fait d'argile mélangée à du sable et à un dégraissant organique (écorce de riz ou autre) a été modelé, avant d'y appliquer une couche de cire³. Une série de lignes concentriques encore visibles sur la paroi externe de la panse et du col, où elles apparaissent en creux, mais aussi sur la paroi interne de ce même col, où elles ressortent cette fois en relief, semblent attester l'utilisation d'un tour pour réaliser ce modèle en cire (fig. 2). Grâce à la rotation du tour, la couche de cire appliquée sur le noyau aurait été progressivement égalisée jusqu'à obtenir l'épaisseur désirée, sans doute à l'aide d'une lame soit en fer soit en un matériau organique dur (bambou ou autre). Ainsi s'explique l'apparente régularité des parois du vase, comprises entre 2 et 2,5 mm pour la lèvres et le fond. Il est possible toutefois que ces deux éléments n'aient été réalisés que dans un second temps, après l'ajout de deux pièces de cire complémentaires, elles aussi travaillées au tour pour obtenir le décor précédemment décrit. Ce même outil a pu en outre servir dès l'élaboration du noyau.

Cette technique de mise en forme du noyau en argile et du modèle en cire était toujours pratiquée au Cambodge dans les années 1960-1970, en particulier au village de Phsar Daek (Phsār ʔaek), situé dans la province de Kandal à quelque trente kilomètres au nord de Phnom Penh, où un tour à archet à mouvement circulaire alternatif était, notamment, utilisé pour la production de bols ou *phtil*⁴. Un

3. VINCENT 2012, p. 273-277 (« Noyaux et matériaux »).

4. MOURER 1980, p. 335, où les différents éléments constitutifs de cet outil ainsi que son fonctionnement sont décrits en détail ; voir aussi DELVERT 1961, p. 266,

même type de tour est encore en usage de nos jours dans le village voisin de Phnom (Bhnañ), davantage spécialisé dans la réalisation de cloches de pagodes ou *kantñ* (fig. 3a-c)⁵. Au vu des nombreux cas de continuité technologique entre artisanats du bronze ancien et moderne au Cambodge, il n'est pas impossible qu'un tour de type plus ou moins équivalent ait été employé par les bronziers khmers dès l'époque angkorienne, et peut-être même plus tôt encore, là aussi pour réaliser divers objets de forme circulaire, tels des vases, des bols, des clochettes, ou encore des « grelots à éléphant ».

Le modèle en cire a ensuite été préparé pour la coulée et doté d'un système d'alimentation, lui aussi en cire. Trois vestiges distincts de canaux de coulée sont visibles sur le fond du vase : mesurant environ 4 mm de diamètre, ils ont été disposés de manière équidistante non loin du rebord (fig. 4). Ils étaient à l'origine réunis les uns aux autres et reliés à l'orifice principal ou cône de coulée, par lequel était introduit le métal liquide. Retirés après la fonte, ils ont été sciés puis polis. Précisons qu'il n'a certainement pas été nécessaire d'ajouter d'évents pour l'évacuation de l'air et des gaz contenus dans le noyau. Le moule réfractaire enrobant le modèle en cire, mais aussi le noyau lui-même, tous deux généralement riches en dégraissant organique et donc poreux après cuisson, auraient en effet rempli cette fonction⁶. Il est clair en tout

à propos du village de Yol Tong (Yol Doñ), situé à environ quarante kilomètres au sud de la capitale, où un tour est également utilisé pour produire des *phtil*.

5. Nous tenons particulièrement à remercier Leng Rattanak, Lim Kannitha, Tuy Danel ainsi que le Metal Conservation Laboratory du Musée national du Cambodge à Phnom Penh pour nous avoir introduit à plusieurs reprises, entre décembre 2007 et février 2011, auprès des artisans des métaux établis dans la région des anciennes capitales royales d'Oudong et de Longvek, dont font partie les villages de Phsar Daek et de Phnom.

6. VINCENT 2012, p. 277-278 (« Système d'alimentation »). Outre par des exemples contemporains, cette caractéristique attribuée à la préparation d'argile utilisée pour la confection des moules est confirmée par une récente étude technique menée sur le mobilier issu des fouilles de l'atelier de bronziers du palais royal d'Angkor Thom (POLKINGHORNE *et al.*, à paraître).



Figure 3. — Exemple de tour à archet à mouvement circulaire alternatif observé dans un atelier de bronziers du village de Phnom, situé non loin de Phsar Daek (district de Ponhea Leu, province de Kandal, Cambodge). Photos B. Vincent (décembre 2007) : a. Tour à archet utilisé dans le cadre de la fabrication de cloches de pagodes ou *kantjñ* ; b. Noyaux en argile destinés à recevoir une couche de cire ; c. Modèles en cire après passage au tour.



Figure 4. — Vestiges de canaux de coulée (fond).



Figure 5. — Khmer 1 inscrit (rebord interne du fond).

cas qu'aucun clou distanciateur n'a été employé, puisque le noyau était directement en contact avec le moule de coulée, ce qui empêchait tout déplacement après l'évacuation de la cire.

Sans doute au même moment, un chiffre unique a été gravé dans la cire, sur le rebord interne du fond (fig. 5). Il se lit en effet à l'envers, ce qui indique qu'il a été inscrit alors que le vase était retourné. Il s'agit du khmer 1, bien connu par d'autres inscriptions, qu'elles soient réalisées sur la pierre ou sur le métal⁷. Comme nous l'avons déjà expliqué dans les pages de cette revue, plusieurs fonctions peuvent être imputées à ces chiffres inscrits⁸. Dans ce cas précis, peut-être à l'instar des marques de potiers observées sur certaines céramiques khmères, ce chiffre pourrait indiquer un lieu de production, ou même l'atelier où le vase a été fondu, une hypothèse que nous reprendrons plus loin.

L'emplacement des canaux de coulée comme la plus grande porosité visible sur le fond et la partie inférieure de la panse, résultat de la remontée des gaz, indiquent que le vase a été fondu à l'envers. La fonte

n'a pas laissé de défauts majeurs. Outre la porosité, quelques manques de fonte sont visibles par endroits, notamment au niveau de la lèvre, du col et de la partie supérieure de la panse. L'alliage à base de cuivre utilisé n'a pu faire l'objet d'analyse élémentaire sur place et la finesse des parois a empêché tout prélèvement d'échantillon de métal.

Après la fonte, le moule de coulée et le noyau ont presque entièrement été retirés. Du premier, seuls quelques vestiges de couleur grise partiellement recouverts d'un sédiment sableux sont encore visibles sous la lèvre du vase, où la surface restée inachevée montre plusieurs amas de métal, mais aussi dans les deux larges rainures scandant le décor de la lèvre et du fond. Le noyau est, quant à lui, encore solidaire du fond du vase, où il est recouvert d'un même sédiment sableux. D'autres traces de couleur grise s'observent par ailleurs sur la paroi interne du col et de la panse. Enfin, aucun vestige de dorure n'a été identifié, mais seulement des marques de polissage, notamment au niveau de la panse, celles-ci recouvrant partiellement les lignes concentriques déjà observées. Peut-être ce travail de finition avait-il pour but de faire disparaître les marques de tour, tout en faisant ressortir l'inscription qui court autour de la panse.

7. SOUTIF 2008a, p. 55, ill. 12 ; pour plusieurs exemples de chiffres inscrits sur des bronzes khmers, voir VINCENT 2012, p. 260-264 (« Objets assemblés et marques de production »).

8. VINCENT 2013, p. 29-30.

L'inscription K. 1296

L'inscription, inventoriée par le *Corpus des inscriptions khmères* sous le numéro K. 1296, se compose d'une ligne en vieux khmer (fig. 6). Elle a été gravée dans la cire avant la fonte, ce qu'attestent aussi bien la souplesse que la profondeur des caractères. D'une hauteur moyenne de 6 à 7 mm, ces derniers occupent presque toute la circonférence de la panse, soit près de 40 cm, suivant plus ou moins fidèlement sa courbe. Le début et la fin du texte sont marqués par des signes de ponctuation connus au Cambodge sous le nom de *gomūtra*, « urine de vache »⁹.

Édition :

☞ 1018 śaka jamnvan· dhūli jeñ· vrah kamrateña 'añ· śrīdharañindrāditya ta kamrateñ· jagat· stuk vo ☞

Traduction :

« 1018 śaka¹⁰, offrande de Son Excellence le Vrah Kamrateñ 'Añ Śrī Dharañindrāditya au Kamrateñ Jagat de Stuk Vo. »

Grâce, entre autres, à plusieurs études publiées dans un numéro récent de la présente revue, ce type d'inscription khmère sur objet de culte en métal est désormais suffisamment connu pour qu'il soit inutile de s'arrêter sur la structure du texte, sa syntaxe ou le vocabulaire de donation¹¹. La pièce étant très bien préservée, aucun élément dans la lecture de l'inscription ne soulève le moindre doute. Ce sont, ainsi, exclusivement des questions de contenu qui doivent ici retenir notre attention. Celles-ci concernent, d'une part, l'identité du donateur et, d'autre part, celle de la divinité à laquelle le vase est dédié.

9. ANTELME 2007, p. 47.

10. Soit 1096/1097 de notre ère.

11. GERSCHHEIMER & VINCENT 2010 ; SOUTIF 2010. On peut y ajouter l'article SOUTIF 2008b et la contribution de J. Estève et D. Soutif dans le présent dossier (v. *supra*, p. 97-106).



Figure 6. — Inscription K. 1296 (panse).

Donateur

Le nom complet du donateur, Dhūli Jeñ Vrah Kamrateñ 'Añ Śrī Dharañindrāditya, suggère qu'il s'agit d'un dignitaire particulièrement éminent. Le titre honorifique de *dhūli jeñ vrah kamrateñ 'añ*, anciennement titre royal¹², n'est en effet attesté aux XI^e et XII^e siècles que pour quelques très hauts fonctionnaires : Sadāśiva, qui reçoit ce titre, en même temps que le nom au suffixe royal de Jayendravarman, lorsqu'il devient *rājaguru* d'Udayādityavarman II¹³ ; Vāgindrapaṇḍita, lui-même *guru* de Sadāśiva et peut-être aussi son prédécesseur à la fonction de *rājaguru*¹⁴ ; enfin, Jayakīrtipaṇḍita, *rājaguru* de Jayavarman VII¹⁵. Quant à Divākarapaṇḍita, *rājaguru* de Jayavarman VI, de Dharañindravarman I^{er} puis de Sūryavarman II, il porte à la fin de sa vie le titre quasi identique de *dhūli*

*jeñ kamrateñ 'añ*¹⁶. Une autre variante est, enfin, apportée par une inscription de Kbal Spean (Kpāl Sbān), au Phnom Kulen (Bhnañ Gūlaen), qui donne à un *yuvarāja*, ou « prince héritier », le titre de *dhūli jeñ vrah kamrateñ 'añ kamrateñ 'añ*¹⁷.

Le nom personnel du donateur, Dharañindrāditya, n'est connu que par une seule autre inscription : la stèle de Kuk Yeay Hom (Guk Yāy Ham). On lit dans la stance VII de cette inscription sanskrite¹⁸ :

*yā tasyām yatinodapādi dharañindrādityanāmnā satī
kāntīśrīghanaśāsanāmvunidhinā
rājendralakṣmyāhvayā
sādhyā sādhudhiyām abhūd avabhayā sammohayantī jagac
cintāratnalateva punyavidhinā
pitṛārtham ādyā kṣitau ||*

« Engendrée en elle [Dharañindrārājalakṣmī] par le *yati* nommé Dharañindrāditya, océan de la religion de Śrīghana, la vertueuse Rājendralakṣmī fut favorable aux gens de bonne disposition ; elle affolait les créatures par sa splendeur ; elle était comme une liane portant le joyau satisfaisant les désirs, et elle était la première sur terre par ses actes méritoires au bénéfice de ses pères. »

12. SAHAI 1970, p. 19-20.

13. Stèle de Sdok Kak Thom (Stuk Kak Dhañ) (K. 235, face D, l. 65 ; 974 śaka ; CÆDÈS & DUPONT 1943, p. 91, 126). Signalons que le même personnage apparaît déjà avec ce titre honorifique dans une inscription légèrement antérieure, portant encore le nom de Jayendrapaṇḍita que lui a donné Sūryavarman I^{er} quelques années plus tôt (K. 219, l. 5 ; 972 śaka ; IC VII, p. 46).

14. K. 235 (face D, l. 62 ; CÆDÈS & DUPONT 1943, p. 91, 125) ; voir aussi p. 126, n. 3 : « Il semble que Jayendrapaṇḍita [Sadāśiva] succède dans ses fonctions à Vāgindrapaṇḍita. C'est pourquoi sans doute il obtient le titre de *dhūli jeñ*. »

15. « Petite inscription » de Banteay Chmar (Pandāy Chmār) (K. 226-5, tour G^o, porte nord, piédroit est ; règne de Jayavarman VII ; IC III, p. 71). Ce personnage est également mentionné sous les noms de Jayakīrti et Jayamañgalārtha dans la stèle de Ta Prohm (Tā Brahm), qui évoque aussi l'installation de deux statues du *guru* du roi au sein du sanctuaire (K. 273, face B, st. XXX et XXXVII ; 1108 śaka ; CÆDÈS 1906, p. 54-55 et 74-75 ; voir aussi STERN 1965, p. 198).

16. Stèle de Preah Vihear (Brah Vihār) (K. 383, face D, l. 7-8 ; 1041 ou 1042 śaka ; CÆDÈS & DUPONT 1943, p. 153-154).

17. K. 1011-3 (l. 3-4 ; 980 śaka ; JACQUES 1999, p. 360).

18. K. 86 (IC V, p. 284, 287).



Les stances V-VI précisent en outre que Dharaṇḍrārājālakṣmī, épouse de Dharaṇḍrāditya, est la sœur cadette d'un souverain nommé Jayavarman. Dharaṇḍrāditya appartient donc à la famille royale. Cette position pourrait à elle seule permettre de l'identifier comme le donateur de notre vase, qui, rappelons-le, est un très haut dignitaire du royaume portant un des titres les plus élevés de la titulature angkoriennne. Certes, ce titre ne lui est pas donné dans la stèle de Kuk Yeay Hom, où il est plutôt qualifié de *yati* ou « ascète », qui plus est de confession bouddhique comme l'indique la référence à « la religion de Śrīghana »¹⁹. Rien n'empêche toutefois que Dharaṇḍrāditya ait porté le titre de *dhūli jeṇ vraḥ kamrateṇ 'añ* à un moment de sa vie, alors qu'il était marié notamment, avant d'opter pour la vie religieuse²⁰. Ajoutons encore que, même sans ce rapprochement, la terminaison en *-āditya* de son nom personnel évoque directement l'ononastique propre à la dynastie dite « de Mahīdharapura »²¹.

Donataire

La divinité à laquelle le vase est offert est le *kamrateṇ jagat stuk vo*. Ce « Seigneur du Monde de Stuk Vo » correspond à une de ces nombreuses divinités appelées *kamrateṇ jagat* et associées à des lieux spécifiques qui marquent l'ancienne géographie sacrée khmère²². Sa localité est l'« étang (*stuk*) à arbre(s) *bodhi* (*vo*) », ou encore le « bosquet à arbres *bodhi* »²³. Un

19. Le terme sanskrit *śrīghana* est en effet une épithète courante du Buddha dans l'épigraphie khmère. Sur cette épithète, qui est le plus souvent utilisée pour le Buddha historique, voir SKILLING 2004.

20. L'inverse est proposé par G. Cœdès : « Sans doute quitta-t-il [Dharaṇḍrāditya] la vie religieuse pour épouser la sœur du roi. On a d'autres exemples de tels mariages » (*IC V*, p. 280, n. 3).

21. Les terminaisons des noms des membres de la dynastie de Mahīdharapura reprennent en effet souvent les noms du couple d'ancêtres Āditya – Lakṣmī dont serait issu le plus ancien personnage de cette dynastie, Hiranyavarman (*IC V*, p. 281 ; voir aussi BOISSELIER 1987-1988, p. 121, n. 16). Deux souverains au nom de Dharaṇḍravarman appartiennent en outre à cette même dynastie, voir *infra* p. 121 et 122.

22. Cœdès 1961 ; FILLIOZAT 1981 ; JACQUES 1994 ; BOURDONNEAU 2011.

23. Si le terme vieux khmer *vo* ne pose aucun problème de traduction désignant le *pīpal* ou *Ficus religiosa* L. (POU

tel toponyme pourrait évoquer un sanctuaire bouddhique et par là s'accorder relativement bien avec le personnage de Dharaṇḍrāditya tel qu'il est présenté dans la stèle de Kuk Yeay Hom.

Ce toponyme Stuk Vo ne figure à notre connaissance que dans une seule autre inscription : la stèle de Ta Keo (Tā Kaey), qui, tout en reproduisant un texte de l'époque de Yaśovarman I^{er}, serait à dater du règne de Sūryavarman I^{er}²⁴. On lit dans la stance XVI de cette inscription sanskrite²⁵ :

*vananetrakṣites sīmā
pūrvveṇyaṃ kaṅṭhinmahī |
dakṣiṇena śarakramaḥ
stugvonady api paścime ||*

« Le domaine de Vananetra avait pour limites : à l'Est la terre de Kaṅṭhin ; au Sud, Śarakrama ; à l'Ouest, la rivière Stugvo [Stuk Vo]. »

Le toponyme *y* figure comme nom d'une rivière (sk. *nadī*), marquant la frontière occidentale d'un terrain nommé en sanskrit Vananetra, « œil de la forêt », dont l'équivalent vieux khmer Mat Pri se retrouverait dans une autre inscription du même monument²⁶. Il nous est pour le moment

2004, p. 456 ; JENNER 2009, p. 561), *stuk* peut en revanche prendre plusieurs sens. Celui d'abord de « mare, étang, lac » (LEWITZ 1967, p. 419-420 ; voir aussi POU 2004, p. 508, où seul le sens d'« étang » est conservé), ce qui est notamment confirmé dans la stèle déjà citée de Sdok Kak Thom où le toponyme khmer *stuk ransi* est paraphrasé par le sanskrit *vaṃśahraḍa*, « mare » ou « étang des bambous » (K. 235, face B, st. XLIX et face D, l. 23-24 ; Cœdès & DUPONT 1943, p. 80, 89, 97, 117). Ph. Jenner propose toutefois une autre traduction de *stuk*, à savoir « dense growth of underbush, area overgrown with dense brushwood : thicket, brake, maquis ; copse, coppice, grove » (JENNER 2009, p. 667). S. Pou s'est, elle aussi, demandé « si, à l'origine, il ne signifiait pas aussi 'bosquet d'arbres' bien qu'aucune mention ne nous soit parvenue » (LEWITZ 1967, p. 419).

24. Cœdès 1934, p. 417-418.

25. K. 534 (FINOT 1925a, p. 301, 303).

26. Piédroit sud de la porte intérieure de Ta Keo (K. 278, face B, st. XX ; 929 *śaka* ; *ISC*, p. 107, 115 ; voir aussi FINOT 1925a, p. 303, n. 5 et *IC II*, p. 157) : *matpriḡgrāma*. Long Seam explique que cette expression désignerait un « village situé à l'orée de la forêt », l'élément inédit *pri* pouvant être à l'origine du vieux khmer *vrai* qui signifie « forêt » (LONG 2007, p. 24). Nous retenons provisoirement cette interprétation, tout en reconnaissant que l'argument linguistique invoqué nécessiterait d'être davantage développé. La forme sanskrite semble plutôt impliquer une expression khmère *mat prik*.

impossible de localiser sur une carte ces toponymes, mais l'attestation d'un terrain nommé « œil de la forêt » dans deux inscriptions de Ta Keo pourrait indiquer qu'il se situait dans la région de Yaśodharapura, moderne Angkor, ce qui donnerait en même temps l'emplacement de la rivière Stuk Vo. Ce raisonnement reste fragile, d'autant plus que de tels toponymes sont susceptibles d'avoir été employés pour plusieurs autres lieux au sein du pays khmer. Il nous semble néanmoins raisonnable de retenir cette possibilité que le sanctuaire du Kamrateṇ Jagat de Stuk Vo, peut-être d'obédience bouddhique, se trouvait dans ou aux alentours de la capitale.

Corollaire : relectures historiques

Jayavarman VI et la stèle de Kuk Yeay Hom (K. 86)

En proposant de ne voir qu'un seul et même Dharaṇḍrāditya dans les deux inscriptions précitées (K. 1296 et K. 86), nous apportons un nouvel élément au débat autour de l'identité du Jayavarman dont la *praśasti* occupe les premières stances de la stèle de Kuk Yeay Hom (st. III-V) : selon les auteurs, Jayavarman VI (r. 1080/1081-1107/1108 de notre ère) ou Jayavarman VII (r. 1182/1183-ca. 1220 de notre ère)²⁷. Le vase étudié ici est en effet daté de 1018 *śaka* ou 1096/1097 de notre ère, ce qui fait de son donateur, Dharaṇḍrāditya, un contemporain du règne de Jayavarman VI. Ce ne peut donc être que ce souverain auquel il est fait référence dans l'inscription K. 86. G. Cœdès l'avait déjà suggéré en se fondant sur des critères paléographiques et en se penchant aussi sur un autre personnage mentionné dans la stèle de Kuk Yeay Hom : Rājendralakṣmī, fille de Dharaṇḍrārājālakṣmī et Dharaṇḍrāditya (st. VII, voir *supra*). Rājendralakṣmī réapparaît en effet dans la stèle plus tardive de Phimeanakas (Bhimānākās), qui en fait

27. *IC V*, p. 281-282 ; GROSLIER B. P. 1973, p. 152, n. 5 et p. 187 ; JACQUES 2002, p. 334-335 ; VICKERY 2006, p. 109-110 ; SOUTIF 2010, p. 129-130.



la grand-mère maternelle de Jayarājadevī, épouse de Jayavarman VII²⁸. Là encore, s'il s'agit bien de la même personne, elle ne peut être que la nièce de Jayavarman VI.

Une objection à ce dernier argument a récemment été formulée par D. Soutif dans les pages de cette revue, après la découverte d'un pendentif inscrit (K. 1277), offert par une certaine Dharaṇīndrarājalakṣmī et daté de 1140 *śaka* ou 1218/1219 de notre ère²⁹. En faisant de ce personnage une contemporaine du règne de Jayavarman VII, la nouvelle inscription a conduit l'auteur à identifier le Jayavarman de la stèle de Kuk Yeay Hom comme étant ce dernier souverain. Compte tenu des écarts générationnels, D. Soutif a également dû proposer l'existence de deux Rājendralakṣmī : l'une, grand-mère maternelle de Jayarājadevī (K. 485, st. XXXIV-XXXV), et l'autre, nièce de Jayavarman VII (K. 86, st. VII). En nous fondant sur les nouvelles données fournies par l'inscription que nous publions ici, nous pensons, au contraire, que Rājendralakṣmī a été à la fois nièce de Jayavarman VI et grand-mère maternelle de Jayarājadevī. L'idée d'homonymes est en revanche à conserver, mais doit s'appliquer à Dharaṇīndrarājalakṣmī : l'une (Dharaṇīndrarājalakṣmī I), est la sœur cadette de Jayavarman VI (K. 86, st. VI), comme indiqué sur la **fig. 7** ; l'autre (Dharaṇīndrarājalakṣmī II), est certes plus jeune puisqu'elle est encore vivante en 1218 ou 1219 de notre ère, mais n'a pas encore de position précise au sein de la généalogie de Mahīdharapura, seul son titre de *kamrateñ 'aṅ* étant connu (K. 1277)³⁰. Ajoutons qu'une Dharaṇīndrarājalakṣmī portant ce même titre de *kamrateñ 'aṅ* est honorée au sanctuaire du Bayon sous la forme d'une statue-portrait à laquelle elle a donné son nom, le Kamrateñ Jagat Śrī Dharaṇīndrarājendreśvarī, comme

28. K. 485 (face B, st. XXXIV et XXXV [ruiné] ; fin du XI^e siècle de notre ère [?] ; IC II, p. 166, 175).

29. SOUTIF 2010, p. 129-130.

30. Au moins un autre cas d'homonymie est attesté pour la dynastie de Mahīdharapura avec la mère et la petite nièce de Jayavarman VI, toutes deux appelées Hiraṇyālakṣmī (voir les arbres généalogiques donnés dans IC V, p. 281 et GROSLIER B. P. 1973, p. 142).

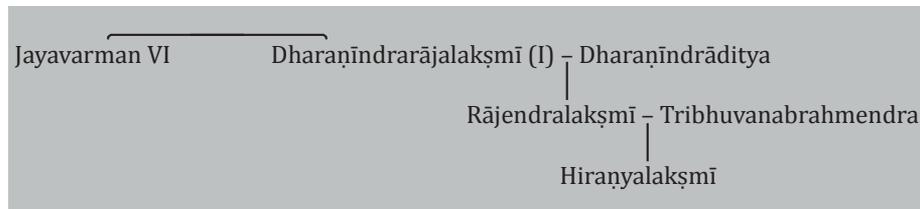


Figure 7. — Jayavarman VI et la famille royale selon la stèle de Kuk Yeay Hom (K. 86). D'après IC V, p. 281.

l'indique une « petite inscription » gravée sur l'une des chapelles du temple³¹. Aucun élément ne permet toutefois de dire s'il s'agit de Dharaṇīndrarājalakṣmī (I), honorée après sa mort, ou de Dharaṇīndrarājalakṣmī (II), honorée au contraire de son vivant³².

Nouvelles données sur la dynastie de Mahīdharapura

L'identification de Jayavarman VI dans la stèle de Kuk Yeay Hom a pour premier intérêt de préciser la datation de cette inscription. Hiraṇyālakṣmī, qui en est l'auteure, devient en effet la petite nièce du souverain. En tenant compte à nouveau des écarts générationnels, la composition de la stèle serait donc à placer à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle³³. Plus important sans doute pour l'histoire angkorienne, les informations contenues dans cette inscription amènent à reconsidérer plusieurs données relatives à la dynastie de Mahīdharapura³⁴. Nous nous limiterons à deux problèmes historiques, à nos yeux révélateurs de la fragilité des reconstructions jusqu'ici proposées, en même temps que de l'important travail de réécriture qu'il reste à accomplir, à savoir la question des origines de la dynastie et celle de la pratique du bouddhisme parmi ses membres.

31. K. 293-23 (chapelle de la tour 37, porte intérieure est, piédroit nord, cartouche réservé ; règne de Jayavarman VII ; CÆDÈS 1928, p. 110 ; voir aussi GROSLIER B. P. 1973, p. 187, pl. LXIX, ph. 102, et SOUTIF 2010, p. 129) : *vraḥ rūpa kamrateñ 'aṅ śrīdharanīndrarajalakṣmī kamrateñ jagat śrīdharanīndrarajendreśvarī*

32. Sur ce type de culte personnel, voir en particulier CÆDÈS 1951.

33. IC V, p. 281.

34. CÆDÈS 1929.

Origines

Fait nouveau : le lieu de naissance du fondateur de la dynastie, Jayavarman VI, est désormais connu. On lit en effet dans la stance III de l'inscription K. 86³⁵ :

*yaś śrījayādityapurābhīdhāne
rājādhīrājo dhigatātmalābhā
duḥkhārṇavaplāvitamocanārthī
śuddhodaniś śākyapure yathāsīt ||*

« Le roi suprême des rois [Jayavarman VI], ayant pris naissance dans la ville nommée Śrī Jayādityapura et désirent obtenir la délivrance hors des flots de l'océan du malheur, se comportait comme le fils de Śuddhodana dans la ville des Śākya. »

Grâce à une série de stèles détaillant quasiment à l'identique la généalogie de Jayavarman VII, nous savions que la famille de Jayavarman VI, son arrière grand-oncle paternel, était originaire de Mahīdharapura (sk. *mahīdharapurābhījanāspado*)³⁶. Mahī-

35. IC V, p. 284, 286. Une autre traduction de la même stance est proposée dans JACQUES 2007, p. 34. Elle est toutefois à abandonner, car, outre qu'il ne s'agit pas de Jayavarman VII mais de Jayavarman VI, il ne peut être question du lieu de formation du souverain, mais simplement de son lieu de naissance (sk. *adhigata-ātmalābhā*).

36. Stèle de Preah Khan (Brah Khān) (K. 908, face A, st. XIII ; 1114 *śaka* ; CÆDÈS 1941, p. 272, 285). La même stance est reproduite dans les stèles de Ta Prohm (K. 273) et des Prasat Chrung (Prāsād Jruñ) (K. 287, K. 288, K. 547, K. 597) ainsi que dans deux inscriptions inédites (K. 1206 et K. 1230). Plusieurs traductions de l'expression sanskrite *mahīdharapurābhījanāspado* ont été successivement proposées par G. Cœdès : « fixa la résidence de sa race à Mahīdharapura » (CÆDÈS 1906, p. 72) ; « dont les ancêtres résidaient à Mahīdharapura » (CÆDÈS 1929, p. 297, n. 1) ; enfin, « dont la famille habitait à Mahīdharapura » (CÆDÈS 1941, p. 285). Mais le sens reste inchangé, avec toujours l'idée d'une association entre la famille de Jayavarman VI et la ville de Mahīdharapura.



dharapura et, plus largement, la région d'origine des souverains de la dynastie du même nom sont traditionnellement associées au nord du pays khmer et localisées entre la chaîne des Dangrek et la rivière Se Mun, soit dans le nord-est de l'actuelle Thaïlande³⁷. Sans pour autant faire l'unanimité, plusieurs auteurs ont même proposé de situer de manière plus précise Mahīdharapura dans la région de Vimāya, moderne Phimai (province thaïlandaise de Nakhon Ratchasima), ou encore d'identifier Mahīdharapura à cette ancienne ville de Vimāya³⁸. Avec la nouvelle interprétation de la stèle de Kuk Yeay Hom que nous proposons, le débat se voit relancé.

Précisons tout d'abord qu'en dehors de cette stèle, le toponyme Jayādityapura apparaît dans l'épigraphie de la période de Jayavarman VII³⁹ :

1. La stèle de Phimeanakas et celle dite « des hôpitaux » qualifient la mère du souverain, Jayarājacūḍāmaṇī, de « princesse de Jayādityapura » (sk. *jayāditya-pureśvarāyām*)⁴⁰.

2. La série de stèles déjà évoquée concernant la généalogie de Jayavarman VII rappelle qu'un de ses ancêtres, Śreṣṭhavarman, est lui aussi né à Jayādityapura ou, plus précisément, « né dans cette montagne du levant qu'est Jayādityapura » (sk. *jayādityapurodayādrau*), avant de régner à Śreṣṭhapura⁴¹.

3. La stèle de Prasat Tor (Prāsāt Dar) cite Jayādityapura, « ville excellente » (sk. *jayādityapure parārdhaye*), comme le lieu de résidence de Bhūpendrapañḍita (III) de Kuśasthalī, l'auteur de l'inscription⁴².

En se fondant sur ces quelques données épigraphiques, G. Coëdès a supposé

que Jayādityapura ainsi que Śreṣṭhapura et Kuśasthalī se situaient dans une même région, à savoir la région de Vat Phu, dans la province laotienne de Champasak⁴³. M. Vickery a bien montré comment cette hypothèse s'inscrivait dans une vision historique préconçue qui, pendant plusieurs décennies, a fait de la région de Vat Phu le berceau de la lignée royale des Kambuja, avec les souverains mythiques Śreṣṭhavarman et Śrutavarman pour premiers représentants. À partir d'autres sources épigraphiques, préangkorienues et surtout angkorienues, il s'est par ailleurs employé à localiser la ville de Śreṣṭhapura, non pas dans le sud du Laos, mais dans une région couvrant l'est de la province de Siem Reap et le nord de la province de Kompong Thom⁴⁴. S'écartant lui aussi de l'hypothèse de G. Coëdès, C. Jacques a de son côté proposé de reconnaître en Jayādityapura le nom ancien du site de Preah Khan de Kompong Svay, ou Bakan (Brah Khăn), dans la province cambodgienne de Preah Vihear. Il est même allé plus loin en faisant de Jayādityapura la capitale d'un royaume dirigé par le père de Jayarājacūḍāmaṇī, Harṣavarman, qui aurait été à l'origine de la première grande phase d'extension du site dans la première moitié du XII^e siècle⁴⁵. Quoique peu argumentées ces deux hypothèses complémentaires ont au moins l'intérêt de recentrer la recherche de Jayādityapura autour d'une région située, comme dans le cas de Śreṣṭhapura, à l'est d'Angkor. C'est d'ailleurs dans cette même partie du pays khmer, plus précisément dans les environs de l'ancienne capitale de Chok Gargyar, moderne Koh Ker (Koḥ Ker), toujours dans la province de Preah Vihear, que H. Woodward invite à chercher l'origine des souverains de Mahīdharapura⁴⁶. En témoigneraient deux inscriptions majeures laissées au sanctuaire de Śivapura Danden, moderne Phnom Sandak (Bhnaṇṇ Santak),

43. *IC V*, p. 283.

44. VICKERY 1998, p. 410-413 ; voir aussi VICKERY 2006, p. 110.

45. JACQUES 2002, p. 335 ; JACQUES 2007, p. 32-34.

46. WOODWARD 2003, p. 128, 146.

situé à 25 km au nord-ouest de Koh Ker (IK 285) : l'une, datée du règne de Dharaṇīndravarma I^{er} (r. 1107/1108-1113/1114 de notre ère), est une stèle en sanskrit qui contient la *praśasti* du souverain et de son prédécesseur Jayavarman VI⁴⁷ ; l'autre, datée du règne de Sūryavarman II (r. 1113/1114-ca. 1150 de notre ère), est une stèle en sanskrit et vieux khmer qui a été érigée en l'honneur du *rājaguru* Divākarapañḍita, déjà cité, et retrace sa carrière⁴⁸. H. Woodward invoque en outre l'important chantier que représente dans la seconde moitié du XI^e siècle le Prasat Khna Sen Keo (Prāsād Khnār Saen Kaev), situé à 15 km au sud-est de Koh Ker (IK 261). Sans doute commandité par la nouvelle dynastie de Mahīdharapura, il aurait en effet attiré les artisans royaux qui venaient de terminer le temple-montagne de Tribhuvanacūḍāmaṇī, moderne Baphuon (Pābhuon)⁴⁹. Dans son raisonnement, l'auteur n'oublie pas pour autant le nord du pays khmer ainsi que la route menant de Yaśodharapura/Angkor à Vimāya/Phimai, autant de régions qui auraient fourni de puissants alliés aux premiers souverains de Mahīdharapura.

Un faisceau, sinon de preuves, du moins d'indices invitent donc à poursuivre l'étude des vestiges archéologiques et autres inscriptions des XI^e et XII^e siècles mis au jour dans l'est du royaume angkorien, en particulier dans la région de Koh Ker, afin de préciser davantage les origines de la dynastie de Mahīdharapura et d'identifier avec, peut-être, plus de certitude la ville de Jayādityapura.

47. K. 191 (*IC VI*, p. 300-311).

48. K. 194 (COËDÈS & DUPONT 1943, p. 134-154, où est également étudiée la stèle parallèle de Preah Vihear [K. 383]).

49. La première étude détaillée du Prasat Khna Sen Keo a été publiée par H. Parmentier dans son *Art khmer classique* (PARMENTIER 1939, p. 248-269 ; voir aussi, plus récemment, BRUGUIER & LACROIX 2013, p. 361-374). Ajoutons que G. Groslier avait, lui aussi, pressenti le caractère de continuité existant entre ce dernier sanctuaire et le Baphuon : « Ce qui fait surtout l'intérêt du Prasat Khna Thom [Prasat Khna Sen Keo] c'est qu'il réédite les petits bas-reliefs du Bapuon [Baphuon] d'Angkor Thom. Ils sont même si semblables qu'on dirait que l'imagerie de celui-ci se rendit dans cette région septentrionale dès qu'il eut fini de travailler à Angkor » (GROSLIER G. 1924-1926, p. 134).





Bouddhisme

Tout en faisant naître Jayavarman VI à Jayādityapura, la même stance III de la stèle de Kuk Yeay Hom compare le souverain au « fils de Śuddhodana », c'est-à-dire au Buddha. La stance VIII précise, quant à elle, que sa nièce Rājendralakṣmī appartient « à un clan très pur, et descendant du Jina » (sk. *prakṛtisthagoṭrāñ jinānvayām*), un terme qui désigne aussi le Buddha⁵⁰. Ces données ont d'autant plus d'importance que nous connaissons désormais une inscription qui, en même temps qu'elle confirme la date d'avènement du fondateur de la dynastie de Mahīdharapura, le désigne comme bouddhiste. Il s'agit d'une stèle inédite de Tribhuvanādityavarman (r. 1165/1166 de notre ère - ?), dont les *pāda* ab de la stance VII se lisent⁵¹ :

*jainaśrījayavarmāsīd
dodyudyuśaśirājayabhāk*

« il fut un roi bouddhiste Jayavarman, régnant en (2) bras, [le vide (0)] ciel, [le vide (0)] ciel, [l'unique (1)] lune⁵². »

Par ailleurs, outre Jayavarman VI, son successeur et frère aîné Dharaṇīndravarmān I^{er} pourrait, lui aussi, avoir été adepte du bouddhisme. Selon J. Estève, un lien particulier avec le bouddhisme serait en effet évoqué dans la stèle de Samrong (Samroñ), qui retrace la carrière du Vraḥ Kamraten 'Añ Yogīśvarapaṇḍita⁵³. Certes lacunaire, la stance III du *maṅgala* de cette inscription fortement śivaïte évoque le Jina en même temps que la figure du souverain⁵⁴.

50. K. 86 (face A, st. VII ; IC V, p. 284, 287).

51. K. 1297 ; édition et traduction par A. Griffiths, à paraître.

52. Soit 1002 *śaka* ou 1080/1081 de notre ère. Cette date d'avènement est autrement connue par une inscription en partie ruinée de Pre Rup (Prae Rūp) (K. 527, st. II ; Cœdès 1943, p. 14-16).

53. Estève 2009, p. 358, n. 182.

54. K. 258 (face C, st. III ; postérieur à 1029 *śaka* ; IC IV, p. 186, 189) :

*ajñātasvaśaranyakāṁś tan ॐ --- ॐ --- ॐ tan
dṛṣṭvā jātaghṛṇo jino nu bhagavān sākṣād yam
āvīrbhavan
kṛtsnakṣmādhīpatīḥ punaḥ kṛta ॐ --- ॐ --- kāmadas
so yañ śrīdharaṇīndravarmānṣpatir dhāmmāñ
jayaty āśrayaḥ ||*

Le terme sanskrit *śrīghana*, autre nom du Buddha comme nous l'avons vu, apparaîtrait également plus loin dans le texte, toujours associé au nom du roi⁵⁵. Ce type de comparaison n'est toutefois pas limité aux seuls souverains bouddhistes. La stèle de Tuol Ta Pech (Duol Tā Bejr) contient, par exemple, une *praśasti* de Sūryavarman I^{er} (r. 1002/1003-1050 de notre ère), où le souverain śivaïte est comparé à plusieurs divinités et héros mythologiques dont le Buddha (Śrīghana)⁵⁶. La question de l'obédience religieuse de Dharaṇīndravarmān I^{er} reste donc ouverte. Au moins peut-on signaler deux inscriptions datant de son règne qui attesteraient d'un patronage officiel, par l'intermédiaire de hauts dignitaires, de deux sanctuaires bouddhiques majeurs à cette époque, ceux de Chpār Ransī et de Vimāya/Phimai⁵⁷.

D'autres adeptes du bouddhisme se retrouvent encore parmi les membres de la famille royale. Il faut citer en premier lieu le donateur de notre vase et beau-frère de Jayavarman VI, Dharaṇīndrāditya, qui est décrit dans la stance VII de la stèle de Kuk Yeay Hom comme un *yati* versé dans la « religion de Śrīghana » (sk. *kāntiśrīghanaśāsana*)⁵⁸. Deux générations plus tard, l'auteur de cette même inscription et petite

« Victorieux est Celui à qui le bienheureux Jina, ayant vu (...) ignorant leur propre refuge (...) pris de compassion pour lui, s'est manifesté en personne ; ce roi Śrī Dharaṇīndravarmān, maître suprême de toute la terre (...) procurant le plaisir, réceptacle de la puissance. »

55. K. 258 (face C, st. VII ; IC IV, p. 186, 190) :
*tasya śrījayavarmma ॐ --- ॐ --- grajaś śrīghaṇo
bhūpaś śrīdharaṇīndravarmmaṅṣpatir
dvārākṣīsūnyendubhiḥ
samyagrakṣaṇa ॐ --- ॐ --- prajāhlādayan
yasmai śrījayadevyudārāgurave sarvvan dhanam
prādīśat ||*

« Le frère aimé de ce Śrī Jayavarman ..., fortuné [Śrīghana], le roi Śrī Dharaṇīndravarmān, roi (dans l'année marquée) par la lune (= 1), le vide (= 0), les (2) yeux et les (9) ouvertures, (assurant) la protection complète ..., réjouissant le cœur de ses sujets, donna toutes sortes de biens à ce noble guru de Śrī Jayadevī. »

56. K. 834 (face A, st. XXV ; x^e siècle *śaka* ; IC V, p. 252, 260 ; voir aussi Estève 2009, p. 363-364).

57. Piédroit nord de Prasat Trao (Prāsād Trāv) (K. 249, l. 15-17 ; 1031 *śaka* ; IC III, p. 97, 98) ; piédroits du pavillon d'entrée sud de deuxième enceinte du sanctuaire de Phimai (K. 397 ; 1034 *śaka* ; Cœdès 1924, p. 345-352). Sur le sanctuaire bouddhique de Chpār Ransī, non encore localisé, voir Estève 2009, p. 432-460.

58. Selon G. Cœdès, le terme sanskrit *kānti* précédant *śrīghana* serait un élément honorifique (IC V, p. 287, n. 2).

nièce de Jayavarman VI, Hirāṇyalakṣmī, est célébrée dans sa *praśasti* comme observant les règles de la religion bouddhique (st. XII, XV)⁵⁹. L'inscription elle-même est en outre d'inspiration bouddhique, les deux stances du *maṅgala* s'adressant à la « mère du Muni » (sk. *muner janānī*), Prajñāpāramitā, et au Triratna. Ajoutons encore que Hirāṇyalakṣmī semble être à l'origine de la fondation du Prasat Kuk Yeay Ham (Prāsād Guk Yāy Ham), dont l'iconographie, quoique peut-être plus tardive, confirme l'orientation bouddhique (IK 88)⁶⁰.

Ainsi se dessine une image renouvelée du bouddhisme khmer à partir de la fin du XI^e siècle. Dès cette époque, la religion a des adeptes dans la famille royale, dont le souverain et fondateur de la dynastie de Mahīdharapura, Jayavarman VI. Il ne faut donc pas attendre Dharaṇīndravarmān (II) – très certainement à écarter de la succession angkoriennne⁶¹ –, et surtout son fils Jayavarman VII, pour qu'un souverain bouddhiste se retrouve à la tête du royaume angkorien. Dans la lignée de Mahīdharapura, qui est dite descendre du Jina, le bouddhisme semble en outre se transmettre de génération en génération et pendant plusieurs décennies. Outre Hirāṇyalakṣmī, il convient également de citer les épouses de Jayavarman VII, Jayarājadevī puis Indradevī, qui s'inscrivent elles aussi dans cette tradition bouddhique familiale. En l'état actuel des recherches, trop peu de données sont disponibles quant à la forme du bouddhisme pratiqué par les premiers membres de la dynastie. Plusieurs indices laissent néanmoins supposer une forte influence du bouddhisme de tradition tantrique. En témoignent le temple de Vimāya/Phimai déjà évoqué, dont la construction ne peut avoir commencé que sous le règne de Jayavarman VI, et, encore avant, l'inscription de Sab Bak (K. 1158), mise au jour non loin et datée de 988 *śaka*

59. IC V, p. 281.

60. IC V, p. 282-283. Depuis une « Chronique » publiée dans le BEFEO en 1928, ce sanctuaire n'a fait l'objet d'aucune étude détaillée.

61. BOISSELIER 1987-1988, p. 125.



ou 1067 de notre ère⁶². D'autre part, en se fondant sur une série d'inscriptions mentionnant le Buddha sous le nom de *śrīghana*, retrouvées en pays khmer et datées entre le VIII^e et le XII^e siècle, C. Jacques a proposé d'identifier l'existence tout au long de cette période d'une secte bouddhique de tradition tantrique associée au culte de ce Buddha spécifique, qui aurait incarné, non pas le Buddha historique, mais les cinq Buddha transcendants de la tradition tantrique (Vairocana, Akṣobhya, Ratnasambhava, Amitābha et Amogāsiddhi)⁶³. La réalité historique de cette secte, qui aurait eu pour épiscentre le sanctuaire bouddhique de Chpâr Ransî, n'est toutefois pas sans soulever quelques interrogations⁶⁴.

Typologie, fonction et nomenclature

Comparaisons formelles

Tant par sa morphologie que par ses dimensions, le vase étudié se rapproche d'un type de céramique qui n'a été retrouvé que dans les fours de Thnal Mrech (Thnal' Mrec) près d'Anlong Thom (Anlai' Dham), soit dans la partie orientale du Phnom Kulen, au nord-est de la région d'Angkor⁶⁵. Il s'agit de grès glaçurés qui, avec la forme de bouteilles, correspondent au type K de la classification des grès angkoriens établie par la Ceramic Team de l'Autorité APSARA, ou bien encore au type K408 de la classification plus récemment développée par A. Desbat (fig. 8)⁶⁶. Ces céramiques

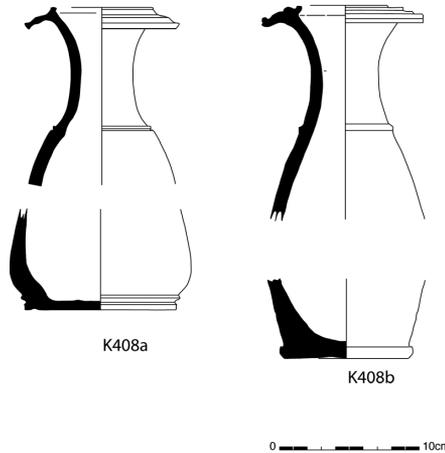


Figure 8. — Bouteilles (type K408 a et b), x^e-xi^e siècle, fours de Thnal Mrech, Anlong Thom, Phnom Kulen (province de Siem Reap, Cambodge). Grès glaçuré. Dessin Armand Desbat.

auraient été produites dans le courant du x^e ou du xi^e siècle, ce que confirmeraient des datations radiocarbone réalisées pour deux sites de fours de Thnal Mrech⁶⁷.

Un autre exemple de bouteille en alliage à base de cuivre est par ailleurs connu, celui-ci se montrant encore plus proche de la production céramique de Thnal Mrech (fig. 9). Issu d'une collection privée et récemment exposé au Fukuoka Art Museum, le vase aurait été découvert sur le site d'Angkor Borei (Ankar Purî), dans la province cambodgienne de Takeo⁶⁸. Sans doute cette provenance associée au sud du pays khmer, et donc aux débuts de l'histoire du Cambodge, explique-t-elle la date proposée dans la notice du catalogue du musée, le VII^e ou le VIII^e siècle. Au vu des similitudes de forme et de dimensions déjà évoquées, il faut néanmoins préférer une datation autour du x^e ou du xi^e siècle. Cela serait d'ailleurs confirmé par les caractéristiques paléographiques de la ligne inscrite que porte le vase, là aussi au niveau de la panse (fig. 10)⁶⁹.

67. Il s'agit des fours TMK 01 (TABATA & CHHAY 2007) et TMK 02 (MIKSIC *et al.* 2009; MIKSIC & CHHAY 2010, p. 6-9).

68. FUKUOKA ART MUSEUM 2013, p. 31 (cat. 28). Cette provenance a été donnée par l'antiquaire de Bangkok où le vase a été acheté (Hisashi Goto, communication personnelle du 26 mai 2014).

69. Au moment de terminer la rédaction du présent article, nous avons reçu une couverture photographique



Figure 9. — Vase inscrit (bouteille), x^e-xi^e siècle, Angkor Borei (province de Takeo, Cambodge) (?). Alliage à base de cuivre, H. 29,5 cm ; D. 17 cm. Collection privée, Japon. Photo Fukuoka Museum of Art.



Figure 10. — Inscription K. 1328 (panse).

Une nouvelle série de bouteilles en céramique et en métal, dans laquelle s'inscrit notre vase, apparaît donc à la même époque dans le royaume angkorien. Quoique dépourvues de bec verseur, elles auraient une fonction à la fois de contenant et de vase verseur, leur col étroit, peut-être recouvert à l'origine par un couvercle, fournissant un moyen de préhension.

complète de cette inscription. Celle-ci étant sans réelle pertinence pour notre étude, elle ne sera que brièvement présentée en annexe.

Comparaisons iconographiques

Ce type de récipient ne semble pas être représenté sur les bas-reliefs de l'époque angkoriennne, au vu en tout cas des quelques travaux publiés sur la question⁷⁰. Dans la statuaire khmère, en revanche, il pourrait être rapproché de l'un des attributs presque toujours porté par le *bodhisattva* Lokeśvara : une bouteille, ou gourde, généralement tenue au niveau du col par sa main gauche (deux bras) ou sa main inférieure gauche (quatre bras). En effet, si cet attribut est le plus souvent représenté sous la forme d'un flacon à couvercle, il partage aussi parfois la forme et/ou les dimensions de notre vase. Tel est le cas avec une série unique d'images de Lokeśvara, certes plus tardives puisque contemporaines du règne de Jayavarman VII, qui ont été mises au jour au sein du sanctuaire de Neak Pean (Nāg Bāndh), à Angkor. Chaque image tient des deux mains posées au niveau de la taille une bouteille au col dirigé vers le bas, qui laisse s'échapper son contenu à moins qu'elle ne soit fermée par un couvercle (**fig. 11a-b**)⁷¹. À titre comparatif, citons encore une statue de Lokeśvara plus ancienne et supposément came, qui est faite d'or et d'argent repoussé, avec la main gauche portant une bouteille ouverte assez similaire à celle étudiée, quoique légèrement plus effilée (**fig. 12**)⁷².

Au-delà de parallèles formels plus ou moins évidents, ces exemples ont l'intérêt d'illustrer des types iconographiques où le récipient porté par le *bodhisattva* Lokeśvara jouit de deux fonctions distinctes. Attestée au Cambodge comme dans le reste de l'Asie du Sud-Est, cette double fonctionnalité s'inspire directement de

70. GROSLIER G. 1921, p. 118-121, fig. 76-77 ; CREMIN 2009 ; SOK 2009.

71. FINOT 1925b, p. 248, pl. VIII-a et b ; CHUTIWONGS 2002, p. 249-250, pl. 156.

72. Censée provenir du Centre Vietnam, cette pièce est aujourd'hui conservée à l'Asian Civilisations Museum de Singapour (2008.6660). Une datation par thermoluminescence réalisée sur son noyau en argile confirmerait son ancienneté (Stephen Murphy, communication personnelle du 25 août 2014). Au vu des nombreux biais d'analyse possibles, cependant, un tel résultat ne peut être considéré qu'avec la plus grande précaution.



Figure 11. — Lokeśvara, fin XII^e-début XIII^e siècle, Neak Pean, Angkor (province de Siem Reap, Cambodge). Grès, H. 102 cm. Musée national du Cambodge, Phnom Penh, ka 1149, 1711. Photos Musée national du Cambodge : a. Mains tenant une bouteille à couvercle ; b. Essai de restitution avec le corps.

modèles iconographiques indiens⁷³. Le plus souvent, l'attribut caractéristique du *bodhisattva* renvoie au vase à eau de l'ascète, utilisé pour boire mais aussi pour les ablutions personnelles. Il s'agit du *kamaṇḍalu*, un terme sanskrit largement repris pour décrire les représentations khmères de Lokeśvara, même si d'autres synonymes existent dans la littérature brahmanique et bouddhique de l'Inde (sk. *kuṇḍi*, *kuṇḍikā*). Mais ce même attribut se confond aussi parfois avec le *kalaśa*, ou *aṃṛtakalaśa*, contenant symbolique de la liqueur ou nectar d'immortalité qui aide le *bodhisattva* à ramener les défunts à la vie et à guérir les souffrances du monde⁷⁴.

Même si aucun argument ne permet d'identifier avec certitude notre vase comme un attribut offert à une image de Lokeśvara – dont le culte en pays khmer ne connaît d'ailleurs un renouveau manifeste que plusieurs décennies plus tard –, il convient de retenir la vocation ascétique première du type de récipient porté par le *bodhisattva*. Une telle fonction symbolique s'accorderait en effet relativement bien avec le personnage du donateur, Dharaṇindrāditya, identifié comme un ascète bouddhique dans la stèle de Kuk Yeay Hom.

Les données de l'épigraphie

Parmi les divers noms de récipients connus de l'épigraphie khmère, au moins deux pourraient enfin s'appliquer au vase étudié. Le premier est le terme sanskrit *kamaṇḍalu* déjà évoqué, qui est passé en vieux khmer, avec des occurrences attestées entre le milieu du X^e et la première moitié du XIV^e siècle. Selon S. Pou, il désigne comme

73. DE MALLMANN 1948, p. 266-267 ; CHUTIWONGS 2002, p. 244, 249-250 ; BAPTISTE & ZÉPHIR 2008, p. 286 ; voir aussi COOMARASWAMY & KERSHAW 1928-1929 et LUNSINGH SCHEURLEER 2001.

74. Ces deux fonctions associées expliquent la grande variété du vocabulaire employé par les auteurs khmérisants pour désigner l'attribut du *bodhisattva* : « flacon », « flacon à eau lustrale », « flacon d'ambrosie », « vase », « vase à eau », ou encore « vase à nectar ». Ajoutons que, dans l'art khmer, cet attribut n'est pas réservé qu'à Lokeśvara, mais est aussi plus rarement porté par deux autres dieux ascètes : Brahmā (LY 2003, fig. 4) et Śiva (SOUTIF 2009, ill. 156-2).

en sanskrit une « petite jarre ou cruche à eau rituelle »⁷⁵. En outre, les listes de biens de divinités citent, généralement parmi les vases de culte utilisés dans le rituel, des *kamaṇḍalu* faits en divers métaux : or, argent, cuivre, mais aussi bronze (vx. khm. *saṃrit*)⁷⁶.

L'autre candidat qui ressort des inscriptions est le terme vieux khmer *kuntikā* – et sa variante *kunti* –, sans doute une forme parente du sanskrit *kuṇḍikā*. Selon S. Pou, ce mot a gardé le même sens qu'en sanskrit, à savoir celui de « pot » ou de « cruche »⁷⁷. La *kuntikā* pourrait toutefois partager la même fonction qu'un autre récipient nommé *ceḥ*, un terme vieux khmer qui désigne, toujours selon S. Pou, une « petite jarre »⁷⁸. Les termes *kuntikā* et *ceḥ* sont en effet associés dans l'épigraphie khmère à un même type de récipient, non encore identifié, qui répond au nom de *dlaḥ*⁷⁹. Au-delà de cette question fonctionnelle, il est surtout intéressant de remarquer que le terme *kuntikā* n'est attesté qu'entre la seconde moitié du XI^e et le début du XII^e siècle, soit précisément à l'époque où notre vase fut produit. C'est peut-être d'ailleurs au même moment que se place la production des bouteilles en grès glaçuré des fours de Thnal Mrech. Il serait ainsi tentant de faire correspondre l'apparition de ce terme en vieux khmer avec la création d'un nouveau type de contenant : la série de bouteilles en céramique et en métal déjà

évoquée dans laquelle s'inscrit le vase étudié. À propos du contenu de ce récipient, en revanche, rien ou presque n'est connu⁸⁰. Quant au matériau dont est faite la *kuntikā*, seul le cuivre est attesté (vx. khm. *laṅgau*)⁸¹.

Qu'il corresponde au *kamaṇḍalu* ou à la *kuntikā* de l'épigraphie khmère, ou bien encore à un autre nom de récipient, notre vase, une fois offert au Kamrateñ Jagat de Stuk Vo, intègre les biens de la divinité et, au sein de son sanctuaire, devient un accessoire de son culte.

Une production des bronziers d'Angkor ?

Membre de la famille royale, le donateur du vase, Dharaṇīndrāditya, a très certainement fait appel au savoir-faire des artisans travaillant pour le roi et son entourage, afin de réaliser ce récipient en métal. Rien ou presque n'était connu de ces « artisans royaux » (vx. khm. *śilpi rājakāryya*) – pour reprendre une expression des stèles parallèles de Phnom Sandak et Preah Vihear⁸² –, et encore moins des artisans spécialisés dans la production de bronzes, jusqu'à la découverte récente d'un atelier de bronziers situé immédiatement au nord de l'enceinte du palais royal d'Angkor Thom (Aṅkar Dhañ)⁸³. Les premières datations radiocarbone réalisées indiqueraient que cet atelier, sans aucun doute au service du palais royal voisin, connaît au moins une phase d'activité dans le courant du XI^e siècle. Dans notre cas, cependant, il serait surtout intéressant de savoir si des bronzes



Figure 12. — Lokeśvara, IX^e siècle, provenance exacte inconnue (Centre Vietnam ?). Or et argent repoussé sur noyau en argile, H. 62 cm. Asian Civilisations Museum, Singapour, 2008.6660. Photo Asian Civilisations Museum.

continuent à être produits à la fin de ce même XI^e siècle, ce qui ferait de l'atelier royal un possible lieu de fabrication pour notre vase, daté d'après son inscription de 1096/1097 de notre ère.

Certes, pour répondre à cette question, nous ne sommes guère aidés par le contexte historique. La période au cours de laquelle la dynastie de Mahīdharapura arrive au pouvoir est en effet relativement mal documentée, les sources disponibles ne permettant pas de savoir si le souverain Jayavarman VI, puis son successeur Dharaṇīndravarman I^{er}, règnent ou non à Yaśodharapura/Angkor⁸⁴. Quoique sans lien les uns avec les autres, plusieurs arguments iraient néanmoins dans le sens d'une production dans cette même région. Tout d'abord, la fabrication de récipients de culte utilisés dans le rituel est bien attestée sur le site de l'atelier de bronziers du palais royal d'Angkor Thom, depuis la mise au jour en contexte archéologique d'au moins un fragment de lèvres de vase (fig. 13a-b). Ajoutons que les bouteilles en grès glaçuré des fours de Thnal Mrech, les plus proches typologiquement du récipient

75. Pou 2004, p. 83 ; voir aussi STCHOUPAK, NITTI & RENO 1959, p. 176 : « gourde ou cruche à eau (de l'ascète) », JENNER 2009, p. 14 : « water-jar » et SOUTIF 2009, p. 129-130, 316.

76. Stèle de Prasat Komphus (Prāsād Kaṃphis) (K. 669, face C, l. 24 ; 894 *śaka* ; IC I, p. 170, 185) : *kamaṇḍalū saṃrit* ; stèle de Vat Sla Ket (Vatt Slā Kaet) (K. 200, fragment I, face B, l. 3 ; 1067 *śaka* ; IC VI, p. 313, 315) : *kamandalu saṃrit*.

77. Pou 2004, p. 102-103 ; voir aussi STCHOUPAK, NITTI & RENO 1959, p. 197 : « pot, cruche », BHATTACHARYA 1991, p. 44 (n° 110) : « cruche » et SOUTIF 2009, p. 119 : « jarre ».

78. Pou 2004, p. 167 ; voir aussi JENNER 2009, p. 130 : « jar ».

79. Piédroit nord du sanctuaire sud de Preah Vihear (K. 353, piédroit nord, l. 32, 34 ; 968 *śaka* ; IC V, p. 137, 142) : *ceḥ/dlaḥ* ; K. 258 (face A, l. 10-11, 15, 22-23, 27 et face B, l. 8-9, 17-18, 43, 48-49, 53, 54-55, 57-58, 65, 68-69, 74-75 ; IC IV, p. 179, 182-185, 193-194, 199-204) : *kuntikā/dlaḥ* ; stèle de Vat Phu (K. 366, face b, l. 24 ; 1061 *śaka* ; IC V, p. 291, 294) : *kuntikā/dlaḥ* ; stèles parallèles de Phnom Sandak et Preah Vihear (K. 194, face B, l. 3, 8 et K. 383, face B, l. 4, 10 ; 1041 ou 1042 *śaka* ; CÆDÈS & DUPONT 1943, p. 143-144, 149) : *kuntikā/dlaḥ*. Sur le terme vieux khmer *dlaḥ*, voir POU 2004, p. 262 et surtout JENNER 2009, p. 271.

80. Nous pouvons seulement mentionner l'association faite entre *kuṇḍikā* et *amṛta* dans une stance sanskrite de la stèle digraphique sud-est du Baray occidental, dite « de Thnal Baray [Thnal' Pārāy(n)] » (K. 280, face C, st. XX ; fin du IX^e ou début du X^e siècle de notre ère [?] ; ISCC, p. 437, 448) : *yas svacakrāntare kṛtvā taptvā tejoginā guruḥ kare kīrtisudhāpūrṇāṃ pṛthivīkuṇḍikām adhāt ||* « Vénérable [alourdi], il avait dans la main une cruche qui était la terre ; il l'avait tournée lui-même sur sa roue [l'avait fait entrer tout entière dans son royaume] ; il l'avait fait chauffer au feu de sa puissance [de son éclat], et elle était pleine de l'amṛta de sa gloire. »

81. K. 366 (face b, l. 24 ; IC V, p. 291, 294).

82. K. 194 (face B, l. 19 ; CÆDÈS & DUPONT 1943, p. 144, 150) et K. 383 (face B, l. 20-21 ; *ibid.*).

83. POLKINGHORNE *et al.*, à paraître.

84. CÆDÈS 1964, p. 280-282 ; voir aussi VINCENT 2012, p. 28-29.

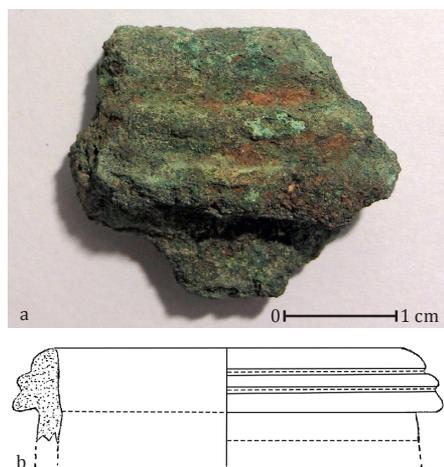


Figure 13. — Fragment de lèvres de vase, XI^e siècle (?), atelier de bronziers du palais royal, Angkor Thom (province de Siem Reap, Cambodge). Alliage à base de cuivre, H. 2,8 cm ; l. 2,4 cm. TRL12, 04056 (cat. 472) : a. Vue de dessus. Photo B. Vincent ; b. Profil et vue extérieure. Dessin Tho Thon.

étudié, renvoient, elles aussi, à cette région. Une autre indication serait enfin fournie par le sanctuaire même auquel est offert notre vase, celui du Kamrateñ Jagat de Stuk Vo, que nous proposons de localiser dans ou aux environs d'Angkor.

D'autre part, pour revenir au chiffre 1 identifié sur son fond, peut-être s'agit-il bien d'une marque d'atelier, en l'occurrence de l'atelier du palais royal d'Angkor Thom. Mais il est également possible d'envisager une production en série de vases identiques, commandités par Dharañindrāditya et ensuite offerts à divers sanctuaires du royaume angkorien, et non pas seulement à celui du Kamrateñ Jagat de Stuk Vo. Un chiffre distinct aurait alors été inscrit sur chacun d'entre eux, afin de mieux les comptabiliser. À titre comparatif, il faut citer l'exemple, certes plus tardif, d'une série de triades bouddhiques inscrites produites sous le règne de Jayavarman VII, qui répondent à un même type iconographique et portent toutes la même inscription⁸⁵. Or, au moins une de ces triades montre, elle aussi sur le rebord interne du socle, un chiffre inscrit, le khmer 8 (fig. 14a-b)⁸⁶. Autre hypothèse à considérer : le vase étudié aurait fait partie d'un lot d'accessoires cultuels offerts à un même sanctuaire. Dans ce cas, tous les objets

85. VINCENT 2013, p. 32.

86. Sans provenance exacte connue, cette pièce est aujourd'hui conservée au Brooklyn Museum of Art de New York (85.215.2).

auraient reçu une marque inscrite identique, afin d'être distingués d'autres lots similaires mais de destination différente. Au cours du règne de Sūryavarman II, de telles donations émanent, notamment, du *rājaguru* Divākara-panḍita, qui offre presque exactement les mêmes types d'accessoires cultuels, parmi lesquels se trouvent divers récipients, aux sanctuaires de Śivapura Danden/Phnom Sandak et de Śikhareśvara/Preah Vihear⁸⁷.

Pour être complet, il faut encore évoquer ce qu'il est advenu de notre vase en discutant à nouveau du possible lieu de sa découverte. En effet, s'il provient bien du Centre Vietnam, et donc d'un site de l'ancien Campā, il est tentant de le considérer comme faisant partie d'un « butin de victoire » de l'armée came, rapporté au cours d'un raid militaire en pays khmer. En l'occurrence, cette incursion aurait poussé jusque dans la région d'Angkor, s'il s'agit bien là du lieu où se trouve le sanctuaire du Kamrateñ Jagat de Stuk Vo. De tels butins de victoire ensuite redistribués entre les principaux sanctuaires de l'ancien Campā ne sont pas rares dans l'épigraphie came⁸⁸. Nous pensons plus particulièrement à quatre inscriptions qui enregistrent des donations faites entre 1163/1164 et 1170/1171 de notre ère par le souverain cam Jaya Indravarman de Grāmapura ou Grāmapuravijaya (r. ca. 1165-ca. 1190 de notre ère)⁸⁹. Les sanctuaires bénéficiaires

87. K. 194 (face B, l. 2-3, 7-9 ; Cœdès & Dupont 1943, p. 143-144, 149) et K. 383 (face B, l. 3-4, 9-10 ; *ibid.*). Les biens offerts au sanctuaire de Śikhareśvara sont les suivants : « bols en or, bagues, bijoux, coupes à pieds, coupes, aiguères, crachoirs, éléphants, chevaux, étendards, parasols à étages, parasols blancs, crachoirs *dlah*, gargoulettes [*kuntikā*], bassines *dlah*, jarres, plateaux, *dop phnāñ*, et d'innombrables étoffes. » La liste des biens offerts au sanctuaire de Śivapura Danden est plus ou moins identique : « bols en or, bagues, bijoux, coupes à pieds, coupes, aiguères, crachoirs, éléphants, chevaux, étendards, parasols blancs, parasols à étages, crachoirs *dlah*, gargoulettes [*kuntikā*], bassines *dlah*, jarres, plateaux, tentures, et d'innombrables étoffes. » Il est aussi intéressant de remarquer que le récipient de type *kuntikā* fait partie de ces offrandes de lots d'accessoires cultuels. Peut-être faut-il y voir un argument en faveur de la dernière hypothèse énoncée, à condition toutefois que notre vase ait bien été une *kuntikā*.

88. HALL 1992, p. 259-260 (« Champa's plunder-based political-economy ») ; voir aussi la contribution de A.-V. Schweyer dans le présent numéro (*supra*, p. 107-113).

89. Deux inscriptions proviennent de Mý Son : C. 85 (st. I et VI ; 1085 *śaka* ; FINOT 1904, p. 969-970) et C. 92 (face



Figure 14. — Triade bouddhique inscrite, fin XII^e-début XIII^e siècle, provenance exacte inconnue. Alliage à base de cuivre, H. 21,5 cm. Brooklyn Museum of Art, New York, 85.215.2. Photos B. Vincent : a. Vue de face ; b. Khmer 8 inscrit (rebord interne du socle).

incluent notamment le temple principal de Mý Son (province de Quảng Nam) et celui de Po Nagar de Nha Trang (province de Khánh Hòa). Selon M. Vickery, au vu du contenu de ces offrandes (or, argent, accessoires cultuels faits de ces mêmes métaux précieux, pierres précieuses, ou encore perles), il ne fait guère de doute qu'elles ont été prises sur des butins de victoire ramenés du pays khmer au cours des années 1160 et 1170⁹⁰. Peut-être le vase étudié faisait-il partie de l'un d'entre eux.

Arlo Griffiths,
EFEO (Jakarta)
arlo.griffiths@efeo.net

Brice Vincent,
EFEO (Paris)
brice.vincent@efeo.net

A, l. 5-20 ; 1092 *śaka* ; FINOT 1904, p. 971, 973-974) ; une de Po Nagar de Nha Trang (C. 30, face A 3, l. 1-2 ; 1089 et 1105 *śaka* ; SCHWEYER 2005, p. 93-94) ; une enfin d'An Thuân, dans la province de Bình Định (C. 53 ; règne de Jaya Indravarman de Grāmapura [?] ; AYMONIER 1891, p. 45-46). 90. VICKERY 2011, p. 401.



Annexe : l'inscription K. 1328

Notre lecture, fondée sur la couverture photographique que nous a aimablement fournie le propriétaire du vase (fig. 10), est comme suit :

*ruva 'nak ta yok· 'am(ra)s⁹¹ vraḥ pi
'oy (t)a 'nak· (r/p)eh ta 'oya nu ta
dāra syaṅ ta j(ā)m ta⁹² naraka*

C'est à notre connaissance la première fois que l'on trouve une formule d'imprécation sur un objet rituel khmer. Ce genre de formule est certes commun dans les inscriptions sur pierre, mais notre exemple manque de parallèles exacts et, par conséquent, sa composition n'est pas sans poser de problèmes. Tout en admettant que d'autres traductions soient concevables, nous proposons de traduire cette formule ainsi :

« Quant aux gens qui s'emparent des moyens de subsistance du dieu pour les donner à autrui, [qui] ramassent (*reḥ*)/cueillent (*peḥ*), qui donnent et qui reçoivent – tous ceux-là méritent l'enfer ! »

91. *'am(ra)s* : le *ra* est mal exécuté, mais c'est bien un *ra* qu'il faut lire, car *'amras* est le seul mot qui fait sens dans ce contexte. Le *r* plus loin dans *reḥ* semble à nouveau exécuté de façon inattendue, cette fois-ci clairement de manière archaïque avec double haste, bien qu'une lecture *peḥ* soit ici également concevable.

92. *j(ā)m ta* : cette expression semble équivalente à *jā ta*, que l'on trouve dans des contextes semblables (K. 292, phrase antépénultième du Serment des fonctionnaires ; K. 356, piédroit nord, l. 24-26 ; K. 741, l. 13-15 ≈ K. 742, l. 8-11). Bien que les dictionnaires vieux khmer n'aient pas enregistré de variantes avec une consonne nasale à la fin du mot *jā*, l'existence d'une pareille variante nous a été signalée par D. Soutif dans K. 1186 (inédite, lecture fondée sur l'estampage EFEO n. 1685), face B, l. 18 : *nau 'nak ta lapa dharma ta roḥ(ha) neḥ(ha) jāmt· dvātrijīm]śa naraka tarāp cāndrāditya mān leya*, « Quant aux gens qui feraient disparaître cette fondation pieuse, ils méritent les trente-deux enfers aussi longtemps que dureront le soleil et la lune. » La graphie *jāmt·* doit sans doute se comprendre *jām ta* (voir les observations de GRIFFITHS & SOUTIF 2008-2009, p. 41, n. 37). Il semble donc presque certain qu'un mot *jām/jām* ait existé à côté de *jā* et partagé le même sens.

Abréviations

BEFEO : *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*.
IC : *Inscriptions du Cambodge* ; cf. CÆDÈS 1937-1966.
ISC : *Inscriptions sanscrites du Cambodge* ; cf. BARTH 1885.
ISCC : *Inscriptions sanscrites de Campā et du Cambodge* ; cf. BERGAIGNE 1893.

Bibliographie

- ANTELME Michel, 2007 : « Inventaire provisoire des caractères et divers signes des écritures khmères pré-modernes et modernes employés pour la notation du khmer, du siamois, des dialectes thaïs méridionaux, du sanskrit et du pâli », *Bulletin de l'AEFEK*, 12 (en ligne). [+ « Avant-propos » de l'auteur ; les deux documents sont au format pdf ; publication électronique consultée en août 2014.]
- AYMONIER Étienne, 1891 : « Première étude sur les inscriptions tchames », *Journal Asiatique*, 8, p. 5-86.
- BAPTISTE Pierre & ZÉPHIR Thierry, 2008 : *L'art khmer dans les collections du musée Guimet*, Paris, Réunion des musées nationaux.
- BARTH Auguste, 1885 : *Inscriptions sanscrites du Cambodge*, tiré des notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXVII, 1^{re} partie, 1^{er} fascicule, Paris, Imprimerie nationale, p. 1-180.
- BERGAIGNE Abel, 1893 : *Inscriptions sanscrites de Campā et du Cambodge*, tiré des notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXVII, 1^{re} partie, 2^e fascicule, Paris, Imprimerie nationale, p. 181-632.
- BHATTACHARYA Kamaleswar, 1991 : *Recherches sur le vocabulaire des inscriptions sanscrites du Cambodge*, Paris, EFEO.
- BOISSELIER Jean, 1987-1988 : « La royauté khmère dans la seconde moitié du XII^e siècle. Les prédécesseurs de Jayavarman VII », *Indologica Taurinensia*, 14, p. 117-143.
- BOURDONNEAU Éric, 2011 : « La fondation du culte du Devarāja. Danse, sacrifice et royauté au Prasat Thom de Koh Ker », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 155(3), p. 1343-1382.
- BRUGUIER Bruno & LACROIX Juliette, 2013 : *Preah Khan, Koh Ker et Preah Vihear : Les provinces septentrionales*, Guide archéologique du Cambodge, tome V, Phnom Penh, Japan Printing House.
- CHHAY Rachna, THO Thon & EM Socheata (Ceramic Team, APSARA), 2012 : *Guide to understanding Khmer stoneware characteristics, Angkor, Cambodia*, Poster présenté dans le cadre de la 14th International Conference of the European Association of Southeast Asian Archaeologists (EurASEAA 14), Dublin, 18-21 septembre 2012.
- CHUTIWONGS Nandana, 2002 : *The Iconography of Avalokiteśvara in Mainland Southeast Asia*, New Delhi, Aryan Books International.

- CÆDÈS George, 1906 : « La stèle de Tà-prohm », *BEFEO*, 6(1-2), p. 44-82.
- 1924 : « Études cambodgiennes, XVII. L'épigraphie du temple de Phimai », *BEFEO*, 24(3-4), p. 345-352.
- 1928 : « Études cambodgiennes, XIX. La date du Bâyon, Appendice. Les inscriptions du Bâyon », *BEFEO*, 28(1-2), p. 104-112.
- 1929 : « Études cambodgiennes, XXIV. Nouvelles données chronologiques et généalogiques sur la dynastie de Mahidharapura », *BEFEO*, 29, p. 297-330.
- 1934 : « La date du Tà Kèy, III. Épigraphie », *BEFEO*, 34, p. 417-427.
- 1937-1966 : *Inscriptions du Cambodge*, 8 vol., Hanoi & Paris, EFEO (Collections de textes et documents sur l'Indochine, 3).
- 1941 : « La stèle du Prāḥ Khān d'Ānkor », *BEFEO*, 41(2), p. 255-301.
- 1943 : « Études cambodgiennes, XXXVIII. Nouvelles précisions sur les dates d'avènement de quelques rois des dynasties angkoriennes », *BEFEO*, 43, p. 12-16.
- 1951 : « Études cambodgiennes, XXXIX. L'épigraphie des monuments de Jayavarman VII », *BEFEO*, 44(1), p. 97-119.
- 1961 : « Les expressions *vraḥ kamrateñ aṅ* et *kamrateñ jagat* en vieux-khmer », *The Adyar Library Bulletin*, 25(1-4), p. 447-460.
- 1964 : *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, De Boccard. [Réimpr. 1989.]
- CÆDÈS George & DUPONT Pierre, 1943 : « Les stèles de Sdök Kāk Thom, Phnom Sandak et Prāḥ Vihār », *BEFEO*, 43, p. 56-134.
- COOMARASWAMY Ananda K. & KERSHAW Francis S., 1928-1929 : « A Chinese Buddhist Water Vessel and Its Indian Prototype », *Artibus Asiae*, 3(2-3), p. 122-141.
- CREMIN Aedeon, 2009 : « Image and reality: Ceramics on Angkorian temple reliefs in Cambodia », *Australasian Historical Archaeology*, 27, p. 79-86.
- DELVERT Jean, 1961 : *Le paysan cambodgien*, Paris, Imprimerie nationale.
- DESBAT Armand, à paraître : *Les grès angkoriens (9^e-14^e siècle) : caractéristiques, typologie et origines*.
- ESTÈVE Julia, 2009 : « Étude critique des phénomènes de syncrétisme religieux dans le Cambodge angkorien », 2 vol., Thèse de doctorat, Paris, École pratique des hautes études.
- FILLIOZAT Jean, 1981 : « Sur le çivaïsme et le bouddhisme du Cambodge, à propos de deux livres récents », *BEFEO*, 70, p. 59-99.
- FINOT Louis, 1903 : « Notes d'épigraphie, II. L'inscription sanscrite de Say-fong », *BEFEO*, 3(1), p. 18-33.
- 1904 : « Notes d'épigraphie, XI. Les inscriptions de Mī-son », *BEFEO*, 4(4), p. 897-977.
- 1925a : « Inscriptions d'Ānkor, I. Prāsāt Tà Kèo (K. 534. Est. n. 305) », *BEFEO*, 25(3-4), p. 297-304.
- 1925b : « Lokeçvara en Indochine », in *Études asiatiques publiées à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'École française d'Extrême-Orient*, Paris & Bruxelles, Gérard Van Oest, p. 227-256.
- FUKUOKA ART MUSEUM, 2013 : *The Beauty of Patina: The Bronze Artworks of Southeast Asia*, Fukuoka, Fukuoka Art Museum.





- GERSCHEIMER Gerdi & VINCENT Brice, 2010 : « L'épée inscrite de Boston (K. 1048, 1040-41 de notre ère) », *Arts Asiatiques*, 65, p. 133-158.
- GRIFFITHS Arlo, LEPOUTRE Amandine, SOUTHWORTH William A. & THÀNH PHẤN, 2008-2009 : « Études du corpus des inscriptions du Campā, III. Épigraphe du Campā 2009-2010 : prospection sur le terrain, production d'estampages, supplément à l'inventaire », *BEFEO*, 95-96, p. 435-497.
- GRIFFITHS Arlo & SOUTIF Dominique, 2008-2009 : « Autour des terres du Loñ Śrīviṣṇu et de sa famille : un document administratif du Cambodge angkorien, l'inscription K. 1238 », *BEFEO*, 95-96, p. 29-72.
- GROSLIER Bernard Philippe, 1973 : *Inscriptions du Bayon*, Paris, EFEO.
- GROSLIER George, 1921 : *Recherches sur les Cambodgiens, d'après les textes et les monuments depuis les premiers siècles de notre ère*, Paris, Augustin Challamel.
- 1924-1926 : « Promenades artistiques et archéologiques au Cambodge, V. La région du nord-est du Cambodge et son art », *Art et Archéologie Khmers*, 2, p. 131-141.
- HALL Kenneth R., 1992 : « Economic History of Early Southeast Asia », in TARLING N. (éd.), *The Cambridge History of Southeast Asia*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 183-275.
- JACQUES Claude, 1994 : « Les *kamraten jagat* dans l'ancien Cambodge », in BIZOT F. (éd.), *Recherches nouvelles sur le Cambodge*, Paris, EFEO, p. 213-225.
- 1999 : « Études d'épigraphe cambodgienne, XI. Les inscriptions du Phnom Kbal Spān (K 1011, 1012, 1015 et 1016) », *BEFEO*, 86, p. 357-374.
- 2002 : « Épigraphe de l'Inde et de l'Asie du Sud-Est », *École pratique des hautes études, Section des sciences historiques et philologiques, Livret-Annuaire 16, 2000-2001*, p. 332-335.
- 2006 : « The Buddhist Sect of Śrīghana in Ancient Khmer Lands », in LAGIRARDE F. & Paritta Chalermpong KOANANTAKOOL (éd.), *Buddhist Legacies in Mainland Southeast Asia: Mentalities, Interpretations and Practices*, Paris & Bangkok, EFEO, p. 71-77.
- 2007 : « The historical development of Khmer culture from the death of Sūryavarman II to the 16th century », in CLARK J. (éd.), *Bayon: New Perspectives*, Bangkok, River Books, p. 30-49.
- JENNER Philip N., 2009 : *A dictionary of Angkorian Khmer*, Canberra, Pacific Linguistics, Research School of Pacific and Asian Studies & The Australian National University.
- LEWITZ Saveros, 1967 : « La toponymie khmère », *BEFEO*, 53(2), p. 375-451.
- LONG Seam, 2007 : « Les toponymes en khmer ancien », *Aséanie*, 19, p. 1-60.
- LUNSINGH SCHEURLEER Pauline, 2001 : « The kamaṇḍalu containing the amṛta: The transformation and reinterpretation of an Indian water vessel in ancient Java », in KLOKKE M. J. & VAN KOOIJ K. R. (éd.), *Fruits of Inspiration. Studies in Honour of Prof. J.G. de Casparis, retired Professor of the Early History and Archaeology of South and Southeast Asia at the University of Leiden, the Netherlands, on the occasion of his 85th birthday*, Groningen, Egbert Forsten (Gonda Indological Studies, 11), p. 257-290.
- LY Boreth, 2003 : « Narrating the Deaths of Drona and Bhurisravas at the Baphuon », *Arts Asiatiques*, 58, p. 134-137.
- MALLMANN Marie-Thérèse de, 1948 : *Introduction à l'étude d'Avalokiteśvara*, Paris, Civilisations du Sud.
- MIKSIC John N., CHHAY Rachna, HENG Piphai & CHHAY Visoth, 2009 : *Archaeological Report Regarding the Assessment at the Thnal Mrech Kiln Site TMK 02, Anlong Thom, Phnom Kulen, Cambodia*, Singapore, National University of Singapore (Asia Research Institute, Working Paper Series, 126). [Voir aussi <http://www.ari.nus.edu.sg/docs/wps/wps09_126.pdf>.]
- MIKSIC John N. & CHHAY Rachna, 2010 : « Khmer Potters Emerge from the Shadows: Thnal Mrech and Bangkok Kiln Sites », *SPAFA Journal*, 20(2), p. 5-14.
- MOURER Roland, 1980 : « Un cas de changement technologique dans la fonte du cuivre à Phsar Dek (Cambodge) : aspects techniques, économiques et sociaux », in LOOFS-WISSOWA H. H. E. (éd.), *The Diffusion of Material Culture. 28th International Congress of Orientalists, Canberra, January 1971*, Honolulu, University of Hawaii, Social Science Research Institute, p. 333-350.
- PARMENTIER Henri, 1939 : *L'art khmer classique. Monuments du quadrant nord-est*, Paris, EFEO.
- POLKINGHORNE Martin, VINCENT Brice, THOMAS Nicolas & BOURGARIT David, à paraître : « Casting for the king: the Royal Palace bronze workshop of Angkor », *BEFEO*, 100.
- POU Saveros, 2004 : *Dictionnaire vieux khmer-français-anglais. An Old Khmer-French-English Dictionary*, Paris, L'Harmattan. [1^{ère} éd. 1992.]
- SAHAI Sachchidanand, 1970 : *Les institutions politiques et l'organisation administrative du Cambodge ancien (VI^e-XIII^e s.)*, Paris, EFEO.
- SCHWEYER Anne-Valérie, 2005 : « Po Nagar de Nha Trang (seconde partie). Le dossier épigraphique », *Aséanie*, 15, p. 87-120.
- SKILLING Peter, 2004 : « Random Jottings on Śrīghana: An Epithet of the Buddha », *Annual Report of the International Research Institute for Advanced Buddhism at Soka University*, 7, p. 147-158.
- SOK Keo Sovannara, 2009 : « Rethinking Khmer Ceramics and Metal Vessels through Ancient Inscriptions and Bas-Reliefs: Khmer Ceramic Typology through Ancient Words », in MCCARTHY B., CHASE E. S., CORT L. A., DOUGLAS J. G. & JETT P. (éd.), *Scientific Research on Historic Asian Ceramics: Proceedings of the Fourth Forbes Symposium at the Freer Gallery of Art*, London, Archetype Publications, p. 225-234.
- SOUTIF Dominique, 2008a : « Dénombrer les biens du dieu : Étude de la numération du vieux khmer (VI^e-XII^e siècles *śaka*) », *Sikṣācakr*, 10, p. 51-80 (français) et p. 172-206 (khmer).
- 2008b : « La monture de conque inscrite du Musée national de Phnom Penh : Relecture de l'inscription angkorienne K. 779 », *Aséanie*, 22, p. 47-61.
- 2009 : « Organisation religieuse et profane du temple khmer du VII^e au XIII^e siècle », 3 vol., Thèse de doctorat, Paris, université Sorbonne nouvelle-Paris 3.
- 2010 : « Le pendentif inscrit du musée national du Cambodge : Une 'bague de Rāma' datant du règne de Jayavarman VII (K. 1277) ? », *Arts Asiatiques*, 65, p. 121-132.
- STCHOUPAK Nadine, NITTI Luigia & RENOU Louis, 1959 : *Dictionnaire sanskrit-français*, Paris, Adrien Maisonneuve. [1^{ère} éd. 1932.]
- STERN Philippe, 1965 : *Les monuments khmers du style du Bayon et Jayavarman VII*, Paris, Presses universitaires de France.
- TABATA Yutsugisu & CHHAY Visoth, 2007 : « Preliminary Report of the Excavation of the Anlong Thom Kiln Site, Cambodia », *Journal of Southeast Asian Archaeology*, 27, p. 63-69.
- VICKERY Michael, 1998 : *Society, Economics and Politics in Pre-Angkor Cambodia, the 7th-8th Centuries*, Tokyo, The Centre for East Asian Cultural Studies for Unesco & The Toyo Bunko.
- 2006 : « Bayon: New Perspectives Reconsidered », *Udaya*, 7, p. 101-173.
- 2010 : « Cambodia and its neighbours in the 15th century », in WADE Geoff & SUN Laichen (éd.), *Southeast Asia in the Fifteenth Century. The China Factor*, Singapore, NUS Press ; Hong-Kong, Hong Kong University Press, p. 271-303. [Voir aussi Asia Research Institute, Working Paper Series, 27, 2004. <http://www.ari.nus.edu.sg/docs/wps/wps04_027.pdf>.]
- 2011 : « Champa Revised », in TRẦN Kỳ Phương & LOCKHART Bruce M. (éd.), *The Cham of Vietnam: History, Society and Art*, Singapore, NUS Press, p. 363-420. [Voir aussi Asia Research Institute, Working Paper Series, 37, 2005. <http://www.ari.nus.edu.sg/docs/wps/wps05_037.pdf>.]
- VINCENT Brice, 2012 : « *Samrit*. Étude de la métallurgie du bronze dans le Cambodge angkorien (fin du XI^e-début du XIII^e siècle) », 3 vol., Thèse de doctorat, Paris, université Sorbonne nouvelle-Paris 3.
- 2013 : « Nouvelle étude du Lokeśvara khmer du Musée national de Colombo (Sri Lanka) », *Arts Asiatiques*, 68, p. 27-38.
- WONG Wai Yee, 2010 : « A preliminary study of some economic activities of Khmer empire : Examining the relationship between the Khmer and Guangdong ceramic industries during the 9th to 14th centuries », PhD Thesis, Singapore, National University of Singapore, Southeast Asian Studies Programme.
- WOODWARD Hiram W., Jr., 2003 : *The Art and Architecture of Thailand*, Leiden & Boston, E.J. Brill.

